

DISSIMULATION DE PREUVES

Donna LEON

DU MEME AUTEUR

chez le même éditeur

*Mort à la Fenice*

*Mort en terre étrangère*

*Un Vénitien anonyme*

*Le Prix de la chair*

*Entre deux eaux*

*Péchés mortels*

*Noblesse oblige*

*L'Affaire Paola*

*Des amis haut placés*

*Mortes-eaux*

*Une question d'honneur*

*Le Meilleur de nos fils*

*Sans Brunetti*

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par William Olivier Desmond*

*Titre original anglais :*

DOCTORED EVIDENCE

Première publication : William Heinemann, Londres, 2004

© Donna Leon et Diogenes Verlag AG, Zurich, 2004

*Pour la traduction française :*

© Calmann-Lévy, 2007

*Pour Alan Curtis*

*Signor Dottore*

*Che si può fare ?*

Docteur,

Que peut-on faire ?

*Così fan tutte*

Mozart

Il la haïssait, cette vieille vache. Mais comme lui était médecin et elle sa patiente, il se sentait coupable de la haïr – quoique pas coupable au point de moins la haïr. Méchante, avare, dotée d'un caractère épouvantable, toujours à se plaindre de sa santé et des quelques personnes qui avaient l'estomac assez bien accroché pour supporter sa compagnie, Maria Grazia Battestini était une personne dont même la plus généreuse des âmes n'aurait pu dire le moindre bien. Le prêtre avait déclaré forfait depuis longtemps, ses voisins en parlaient avec dégoût, sinon avec une animosité déclarée. Elle n'entretenait de liens avec sa famille que via les lois qui régissent les successions. Mais voilà : en tant que médecin, il ne pouvait se dérober à la visite hebdomadaire qu'il était tenu de lui faire, même si celle-ci se réduisait à quelques questions, posées pour la forme, sur la manière dont elle se sentait, suivies d'un contrôle de sa tension et de son pouls. La corvée durait depuis plus de quatre ans et son aversion avait atteint le point où il n'essayait même plus de se dissimuler son désappointement de ne jamais lui trouver le moindre symptôme de maladie. À un peu plus de quatre-vingts ans, elle en paraissait dix de plus et se comportait comme si, effectivement, elle avait eu quatre-vingt-dix ans. Il se disait qu'elle allait l'enterrer, qu'elle allait les enterrer tous.

Il entra dans l'immeuble à l'aide de sa clef. Le rez-de-chaussée et les deux étages appartenaient à la vieille, même si elle n'habitait que la moitié du premier. C'était par pure malveillance qu'elle faisait croire à une occupation intégrale des lieux : ainsi, elle empêchait sa nièce, la fille de sa sœur Santina, de venir s'installer soit au rez-de-chaussée, soit au second. Il ne comptait plus les fois, dans les années qui avaient suivi la mort du fils de Maria Grazia, où elle avait dit pis que pendre de sa sœur et évoqué sa délectation à frustrer indéfiniment les projets que sa famille nourrissait pour la maison. Elle parlait de sa sœur avec une méchanceté qui n'avait fait que croître et s'enlaidir depuis leur enfance commune.

Il donna donc un tour de clef à droite et, comme il est dans la nature des portes vénitienes de ne jamais s'ouvrir facilement, il tira en même temps machinalement sur le battant avant de le pousser vers l'intérieur, puis d'entrer dans la pénombre du hall. Les plus puissants rayons du soleil n'auraient pu traverser les dizaines d'années de crasse grasseuse qui s'étaient accumulées sur les deux étroites fenêtres, au-dessus de la porte qui donnait sur la *calle*. Il ne prêtait plus attention à l'obscurité et cela faisait des années que la signora Battestini n'était plus capable de descendre l'escalier ; il y avait peu de chances que les vitres soient nettoyées dans un avenir prévisible. L'humidité avait fait sauter les plombs depuis belle lurette, mais pas question pour elle de payer un électricien ; quant à lui, il avait perdu l'habitude de chercher l'interrupteur de la main.

En attaquant la première volée de marches, il se prit à espérer que la nouvelle aide ménagère – une Roumaine, lui semblait-il, car c'était ainsi que Maria Grazia parlait d'elle, mais elles ne restaient jamais assez longtemps pour qu'il se rappelle leurs noms – durerait plus que les autres. Depuis son arrivée, la vieille bique était propre, au moins, et ne puait plus l'urine. Il les avait vues arriver et disparaître, au cours de ces quatre années ; elles venaient parce qu'elles avaient besoin de travailler, même si cela signifiait procéder à la toilette de la signora Battestini et la faire manger tout en se soumettant au flot permanent de ses insultes ; elles s'en allaient parce qu'au bout d'un moment elles n'en pouvaient plus, et que même l'impérieuse nécessité de gagner leur vie ne pouvait résister aux agressions venimeuses de la vieille femme.

Par réflexe, il frappa à la porte tout en sachant que ce geste de politesse était inutile. Les beuglements de la télévision, audibles depuis la rue, noyaient tous les autres bruits, et même les oreilles plus jeunes de la Roumaine – mais comment s'appelait-elle, déjà ? – enregistraient rarement le signal de son arrivée.

Il prit la deuxième clef, tourna deux fois et entra dans l'appartement. Au moins était-il propre. Une fois, environ un an après la mort du fils de la vieille dame, personne n'était venu pendant

plus d'une semaine. La signora Battestini était restée seule au premier étage. Il se rappelait encore l'odeur qui y régnait lorsqu'il avait ouvert la porte, lors de sa visite (il passait alors deux fois par mois) ; il se rappelait aussi le spectacle, dans la cuisine, des restes de nourriture qui se putréfiaient dans les assiettes depuis sept ou huit jours, dans la chaleur de juillet, sans parler de la vue du corps bardé de couches de graisse de la vieille femme, nue, couverte des débris et coulures de ce qu'elle avait essayé de manger, effondrée dans un fauteuil en face de la télévision toujours aussi assourdissante. Elle s'était retrouvée à l'hôpital, déshydratée, désorientée, mais toujours aussi infernale, et le personnel avait sauté sur l'occasion de s'en débarrasser au bout de seulement trois jours, quand elle avait exigé de rentrer chez elle. C'était l'Ukrainienne qui s'occupait d'elle à ce moment-là – celle qui avait disparu au bout de trois semaines en emportant un plateau d'argent. Il avait alors fait passer le rythme de ses visites à une par semaine. La vieille n'avait pas pour autant changé : son cœur avait continué à battre avec conviction, ses poumons à respirer l'air confiné de l'appartement, les couches de graisse à se dilater.

Il posa sa sacoche sur la table à côté de la porte, soulagé de constater que le plateau était propre, signe certain que la Roumaine était toujours sur le pont. Il se passa le stéthoscope autour du cou et entra dans le séjour.

Sans la télé, il aurait probablement entendu le bruit de fond avant d'entrer. Mais à l'écran, une blonde multiliftée aux boucles blondes de fillette donnait les infos sur l'état de la circulation, attirant l'attention des automobilistes de la Vénétie sur les probables inconvénients des embouteillages à venir sur l'A4 ; son débit de mitrailleuse noyait le bourdonnement industriel des mouches qui s'affairaient sur la tête de la signora Battestini.

Certes, il avait l'habitude de voir des personnes âgées décédées, mais elles avaient en général plus de dignité que celle qui gisait devant lui sur le plancher. Les vieux meurent en douceur ou dans la souffrance, mais comme la mort se présente rarement pour eux sous forme d'agression, bien peu y résistent avec violence. C'était aussi le cas de la signora Battestini.

Son agresseur devait l'avoir prise complètement par surprise, car elle était tombée tout à côté d'une table où ni la tasse de café vide ni la télécommande n'avaient été dérangées. Les mouches avaient opté pour une attaque en deux colonnes : la première sur un bol de figues fraîches, la seconde sur la tête de la signora Battestini. Elle était allongée les bras tendus devant elle, la joue gauche contre le plancher. La plaie, sur la nuque, lui fit penser au ballon de football devenu tout flasque sur un côté, après que le chien de son fils l'avait mordu. Mais contrairement à la tête de la vieille femme, l'enveloppe du ballon était restée lisse et intacte et rien n'en avait suppuré.

Il s'immobilisa sur le seuil, parcourut la pièce des yeux, trop sidéré par le chaos pour avoir une idée claire de ce qu'il cherchait. Le corps de la Roumaine, peut-être ; ou bien craignait-il l'irruption soudaine, venant d'une autre pièce, de l'assassin. Les mouches, cependant, attestaient que celui-ci avait eu largement le temps de s'enfuir. Il leva les yeux, son trouble soudain cristallisé autour d'une voix humaine ; mais tout ce qu'il apprit fut qu'un accident, impliquant un poids lourd, venait de se produire sur l'A3 à la hauteur de Cosenza.

Il traversa la pièce et éteignit la télévision ; un silence qui n'avait rien d'étouffé ni de respectueux emplissait le séjour. Il se demanda s'il ne devait pas aller inspecter les autres pièces pour chercher la Roumaine, et peut-être aussi pour se porter à son secours si le ou les agresseurs n'avaient pas réussi à la tuer, elle aussi. Au lieu de cela, il retourna dans l'entrée, prit son téléphone portable, composa le 113 et déclara qu'il y avait eu un meurtre à Cannaregio.

La police n'eut pas de mal à trouver la maison de la victime, le médecin ayant expliqué qu'elle était la première de la *calle* à droite du Palazzo del Cammello. La vedette courut sur son erre pour se ranger côté sud du canal della Madonna. Deux officiers en uniforme sautèrent sur la berge, l'un d'eux se tournant pour aider les trois représentants de la police scientifique à

débarquer leur matériel.

Il était presque treize heures. Ils avaient le visage luisant de sueur, et leurs vêtements ne tardèrent pas à leur coller au corps. Maudissant la chaleur, épongeant en vain leur front, quatre des cinq policiers entreprirent de transporter leur barda jusque dans la Calle Tintoretto et de là dans l'entrée de l'immeuble, où les attendait un homme grand et mince.

« Dottor Carlotti ? demanda l'officier de police qui n'avait pas participé au transfert du matériel.

– Oui.

– C'est bien vous qui avez appelé ? »

Les deux hommes savaient, pourtant, que la question était superflue.

« En effet.

– Pouvez-vous m'en dire un peu plus ? Pour quelle raison étiez-vous sur place ?

– Comme toutes les semaines, je venais rendre visite à une de mes patientes, la signora Battestini. Quand je suis entré dans l'appartement, je l'ai trouvée allongée sur le plancher. Elle était décédée.

– Vous avez une clef ? » demanda le policier. Il avait parlé d'un ton neutre, mais la question créa soudain une ambiance de suspicion.

« Oui, depuis deux ans. J'ai les clefs de plusieurs de mes patients... » répondit Carlotti. Il s'était interrompu en se rendant compte que cela devait paraître bizarre de donner ces détails à la police, ce qui ne fit que le mettre mal à l'aise.

« Pouvez-vous me décrire exactement ce que vous avez trouvé ? » demanda le policier.

Pendant ce temps, les autres, après avoir déposé leur matériel, étaient repartis jusqu'à la vedette pour y prendre le reste.

« Ma patiente, morte. On l'a tuée.

– Qu'est-ce qui vous le fait dire ?

– Ce que j'ai vu, répondit Carlotti sans plus de précisions.

– Avez-vous une idée de la personne qui a pu faire le coup, dottore ?

– Non, aucune, absolument aucune idée du meurtrier, répondit le médecin avec une insistance qui se voulait indignée mais ne réussit qu'à le faire paraître nerveux.

– Le meurtrier ?

– Quoi ?

– Vous avez dit, *le meurtrier*. Je suis curieux de savoir ce qui vous fait penser que c'est un homme. »

Carlotti ouvrit la bouche mais les termes choisis qu'il s'apprêtait à prononcer lui échappèrent.

« Jetez donc un coup d'œil, et venez me dire si c'est une femme qui l'a fait. »

Sa colère le surprit lui-même ; ou plutôt la force de celle-ci. Ce n'étaient pas les questions du policier qui l'avaient mis en colère, mais les réactions timorées qu'il avait eues. Il n'avait rien fait de mal ; il avait simplement découvert le cadavre de la vieille femme et néanmoins sa réaction spontanée, face à l'autorité, était la crainte et la certitude qu'il allait en découler des ennuis pour lui. Quelle race de froussards nous sommes devenus, se prit-il à penser au moment où le policier lui demandait : « Et où se trouve-t-elle ?

– Au premier.

– La porte est ouverte ?

– Oui. »

Le policier s'avança dans la pénombre de l'entrée – le reste de l'équipe s'y était rassemblé pour fuir la chaleur du soleil – et indiqua l'étage d'un mouvement du menton. « Vous allez nous accompagner », dit-il au médecin.

Carlotti lui emboîta le pas, bien résolu à en dire le moins possible et à ne manifester ni gêne, ni peur. Habitué à la vue de la mort, celle du cadavre de la femme, aussi terrible qu'elle ait été, ne l'avait pas autant affecté que sa peur instinctive d'avoir affaire à la police.

En haut de l'escalier, les policiers entrèrent sans hésiter dans l'appartement, tandis que le médecin restait sur le palier. Pour la première fois depuis quinze ans, il éprouva un tel désir d'une cigarette que son cœur en battit plus fort.

Il les écouta qui allaient et venaient dans l'appartement, les entendit qui s'interpellaient, mais ne fit aucun effort pour écouter. Les voix devinrent plus étouffées quand les policiers passèrent dans le séjour, là où se trouvait le corps. Il s'avança jusqu'à la fenêtre et posa une fesse sur l'appui, sans se soucier de la saleté qui s'y était accumulée. Il se demandait pourquoi ils avaient besoin de lui ici et fut sur le point de leur dire qu'ils pouvaient le joindre à son cabinet si sa présence était requise. Mais il ne bougea pas, n'alla pas dans l'appartement pour leur parler.

Au bout d'un moment, le policier qui s'était adressé à lui revint sur le palier, tenant quelques documents d'une main gantée de plastique. « Quelqu'un habitait-il avec elle ?

– Oui.

– Qui ?

– J'ignore son nom, mais je crois qu'elle était roumaine. »

Le policier lui tendit l'un des papiers ; un formulaire, rempli à la main. En bas à gauche, il y avait une photo d'identité, celle d'une femme au visage rond qui aurait pu être la Roumaine.

« C'est elle ? demanda le policier.

– Oui, je crois, répondit le médecin.

– Florinda Ghiorghiu », lut le policier. Du coup, le nom revint à Carlotti.

« En effet, dit-il, Flori. » Puis il ajouta, curieux : « Elle est là ? espérant que la police ne trouverait pas bizarre qu'il ne l'ait pas cherchée, espérant qu'ils n'avaient pas trouvé son cadavre.

– Pas vraiment, répondit le policier avec une impatience à peine déguisée. Il n'y a pas trace d'elle, et tout est sens dessus dessous. On a fouillé l'appartement et emporté tout ce qui avait un peu de valeur.

– Vous pensez... commença Carlotti, mais le policier lui coupa la parole avec une véhémence qui surprit le médecin.

– Évidemment ! Elle est de l'Est. Elles sont toutes pareilles. De la vermine. » Carlotti n'eut même pas le temps de protester ; le policier enchaîna, crachant les mots. « On a trouvé un torchon couvert de sang dans la cuisine. C'est évidemment la Roumaine qui l'a tuée. » Puis il ajouta dans un marmonnement : « La pauvre vieille », oraison funèbre que le dottor Carlotti n'aurait peut-être pas prononcée pour Maria Grazia Battestini.